

PHILOSOPHIE

ALBERT CAMUS, RENÉ CHAR, MARTIN HEIDEGGER

François VEZIN*

RÉSUMÉ

Il s'agit de repérer et, si possible, mettre en lumière le lien invisible entre ces deux lecteurs de Nietzsche que sont Martin Heidegger et Albert Camus avec toutes les précautions nécessaires en matière d'interprétation. Il s'agit donc, par delà toute périépie d'ordre biographique, de mettre en perspective leur approche différenciée du « nihilisme européen ». Seul le truchement de René Char rend vivant et probable qu'un tel lien subsiste.

ZUSAMMENFASSUNG

Es handelt sich in diesem Vortrag um das Sichtbarmachen und wenn möglich dem Klarmachen einer bestehenden unsichtbaren Verbindung, die zwischen zwei solchen Kennern von Nietzsche, wie es Martin Heidegger und Albert Camus sind, und unter Berücksichtigung aller für diese Interpretation notwendigen Vorsichtsmaßnahmen. Es handelt sich also, ganz abgesehen von den jeweiligen biographischen Umständen, um eine Gegenüberstellung zwei sehr verschiedener Zugänge zu dem „europäischen Nihilismus“. Nur durch René Char als Vermittler wird das wahrhafte Bestehen eines solchen Bandes lebendig und wahrscheinlich.

Lorsque le Prix Nobel de littérature a été attribué à Albert Camus, la nouvelle, sitôt connue, a eu en France un retentissement considérable. J'avais vingt ans à l'époque et, lecteur et admirateur de Camus, cet événement a alors beaucoup compté pour moi. La presse lui accordant une large place, j'étais,

* Membre de l'Académie de Touraine.

comme mes camarades d'études, à l'affût des nouvelles et je lisais avidement tout ce qui se publiait sur lui. Je conserve encore un bon nombre d'articles que j'ai découpés à l'époque mais surtout je m'interrogeais plus que jamais sur le personnage que l'actualité plaçait sous les projecteurs. Je l'admirais, il m'inspirait confiance et la circonstance semblait propice pour en apprendre davantage à son sujet. C'est ainsi que j'eus l'occasion de lire, dans *Le Figaro littéraire* du 26 octobre 1957, un court témoignage de René Char intitulé *Je veux parler d'un ami*. Le nom de Char ne m'était pas inconnu mais rien dans mon esprit ne l'associait jusque-là à celui de Camus et ce que j'en savais restait très vague. Ce texte est le premier de lui qui m'ait vraiment intéressé, une phrase se grava instantanément dans ma mémoire : « *Qu'on me passe ce coup d'aile ; je veux parler d'un ami* » (*Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 713). Deux mois plus tard, lors du voyage en Suède, les articles de presse se multiplièrent évidemment. Il y avait bien sûr un certain tohu-bohu dans tous ces commentaires mais aujourd'hui, avec le recul du temps, je me rends compte qu'il s'est alors passé pour moi quelque chose d'important, que cela a marqué une date dans ma vie. *Le Figaro littéraire* du 21 décembre, presque entièrement consacré au séjour de Camus à Stockholm, comportait des photos, il y avait des compte rendus des conférences de presse, des discussions et rencontres dont s'était accompagnée la cérémonie officielle. Un article de Jean Grenier prenait pour titre un aphorisme de Nietzsche : *Un oui, un non, une ligne droite, un but* – que je n'ai retrouvé que des années plus tard dans *Le crépuscule des idoles (Maximes et pointes, n° 44)*. Mais l'essentiel n'était pas là. Dans un long texte, qui remplissait presque une page entière, l'envoyé du journal livrait toutes sortes de propos tenus par le lauréat fêté en Suède. Et au milieu de cette page il y avait notamment un passage qui a fortement retenu mon attention. Il était d'abord relaté que, le lendemain de l'arrivée de Camus, un quotidien suédois avait titré *Camus ne capitulera pas devant le catholicisme*. Cela appelant quelques explications, était ensuite citée une déclaration où Camus intervenait lui-même. On en retrouve quelque chose dans le tome IV des *Œuvres complètes* (p. 284-285) récemment paru mais je préfère m'en tenir au texte tel que je l'ai lu en décembre 1957 sur une page de journal aujourd'hui bien jaunie, car c'est dans ces termes-là qu'il a eu et devait garder des années durant tant de résonance en moi. Concernant la manchette du journal *Dagens Nyheter* Camus commençait par mettre rapidement les choses au point : « *En descendant du train, un journaliste, disait-il,*

m'a demandé si j'allais me convertir. J'ai répondu : non. Rien que ce mot : non. » Mais, une fois rétablie la teneur exacte de ce qu'il avait effectivement dit et dont le journal avait fait un titre à sensation, Camus précisait ensuite sa position à l'égard de la foi chrétienne sur un ton de sincérité et avec une gravité qui m'a impressionné.

Voici en quels termes il le faisait :

« J'ai conscience du sacré, disait-il, du mystère qu'il y a en l'homme, et je ne vois pas pourquoi je n'avouerais pas l'émotion que je ressens devant le Christ et son enseignement. Je crains malheureusement que dans certains milieux, en Europe particulièrement, l'aveu d'une ignorance ou l'aveu d'une limite à la connaissance de l'homme, le respect du sacré, n'apparaissent comme des faiblesses. Si ce sont des faiblesses, je les assume avec force... » Ici le journaliste signalait que, dans une conférence de presse, Camus avait dit : *« Je n'ai que respect et vénération devant la personne du Christ et devant son histoire : je ne crois pas à sa résurrection »*. Puis Camus poursuivait : *« J'ai des préoccupations chrétiennes, mais ma nature est païenne. Le soleil... Je me sens à l'aise chez les Grecs, et pas ceux de Platon : les présocratiques, Héraclite, Empédocle, Parménide... J'ai foi en des valeurs antiques, bien que cela soit mal vu depuis Hegel »*. Cette déclaration, je n'ai pas tardé, à force de la lire et de la relire, à la savoir par cœur. Curieusement je sentais qu'il y avait là quelque chose qui me concernait personnellement alors même que j'étais loin de la bien comprendre. J'entrevois une démarche originale qui demandait mûre réflexion en dépit de ce qu'elle avait pour moi de déconcertant. Comment Camus, dont le sérieux, la probité me semblaient patents, pouvait-il, parti d'une interrogation sur le catholicisme, tourner sa pensée vers les Grecs, et qui plus est vers les Grecs d'avant Socrate ? Comment une réflexion sur des questions religieuses pouvait-elle conduire ainsi dans les parages d'Héraclite, d'Empédocle, de Parménide ? Jamais je n'aurais eu par moi-même l'idée d'effectuer ce passage de Jésus aux Grecs d'avant Platon. J'avais l'impression qu'il déplaçait bizarrement la question mais je ne me sentais pas en mesure de contester ou rejeter ce qu'il disait. Ayant pour ma part été élevé au milieu des soutanes, j'étais désorienté en voyant celui qui se reconnaissait des « préoccupations chrétiennes » chercher ainsi de la lumière du côté de la Grèce archaïque. Énigmatique, ce propos ne m'en captivait que davantage. Il allait falloir essayer un jour de tirer au clair ce qui n'était là que suggéré en quelques mots.

Si je reviens aujourd'hui sur ce texte, je le vois tout autrement qu'au temps de ma jeunesse. C'est que pour le lire je dispose d'un certain nombre de repères qui me permettent tout de suite d'y voir assez clair. Je reconnais par exemple tout de suite que les trois noms cités par Camus sont justement ceux des penseurs qu'Yves Battistini a réunis dans un volume de traductions qui a fait date et je sais maintenant que, Battistini étant un ami de René Char, Camus l'a connu et a pu disposer de ces traductions peut-être même avant leur publication. Je vois à présent sans peine à quoi pouvait penser Camus quand il s'exprimait ainsi à Stockholm. Mais en 1957 des clés de lecture aussi simples et maintenant aussi évidentes me faisaient complètement défaut. Le nom d'Yves Battistini m'était alors complètement inconnu, et de ses traductions j'ignorais jusqu'à l'existence. Quant aux penseurs grecs mentionnés, ils n'évoquaient vraiment pas grand chose pour moi. Mais si elliptiques que fussent ces lignes que j'avais sous les yeux, j'étais réellement intrigué.

En décembre 1957 je me trouvais être élève de khâgne au lycée Condorcet à Paris. J'avais depuis deux mois Jean Beaufret comme professeur de philosophie mais j'étais entré dans cette classe sans que personne ne m'ait auparavant jamais parlé de lui. C'est ainsi, en entrant dans la khâgne de Condorcet, je ne savais pas où je mettais les pieds ! Et je ne savais donc pas non plus que la traduction par Beaufret du Poème de Parménide était parue depuis à peine deux ans. Que Beaufret ait été conduit à Parménide par Heidegger, je n'en savais strictement rien et la réputation d'existentialisme faite alors à Heidegger m'incitait à le rapprocher de Kierkegaard, nullement de Parménide. Celui-ci n'était encore pour moi qu'un nom vaguement associé à un cliché sans grande signification. Tout ce qu'on m'avait dit jusque là, c'est que Parménide pense l'être alors qu'Héraclite pense le devenir, ce qui ne m'avait pas donné grande envie d'en savoir davantage. Mais dès lors que ces noms-là étaient avancés de cette manière et par Camus lui-même, cela changeait tout, il y avait lieu de s'en inquiéter. Quant à demander à mon professeur de m'éclairer et de me conseiller sur ce point, ce qui eût été la moindre des choses, cette idée ne m'effleurait pas, je ne savais pas à qui j'avais affaire. À vrai dire, les cours qu'il avait faits dans les premières semaines de l'année ne m'avaient que moyennement intéressé et ce n'est qu'un mois plus tard, après la rentrée de janvier, qu'ils ont vraiment commencé à m'« accrocher » sérieusement. C'est ensuite, probablement dans le courant du mois de février, que j'ai acheté son édition du Poème de Parménide, un petit livre – moins de cent

pages – dont le prix modique convenait à mon budget d'étudiant. Les cours de Beaufret sur Kant qui commençaient à me passionner étaient une chose, le récent Prix Nobel de littérature en était une autre, il n'y avait apparemment aucun lien entre les deux. Et pourtant dès les premières pages de son introduction au Poème de Parménide il était bien question de ces « présocratiques » dont j'avais tout à apprendre. Avec le temps une convergence allait cependant s'opérer. Beaufret ne disait mot de Camus mais les noms d'Héraclite ou de Parménide, quand il lui arrivait de les prononcer, prenaient dans sa bouche un relief pour moi très nouveau. J'avais forcément fini par entendre parler de la *Lettre sur l'humanisme*, dont il est le destinataire et dont j'allais bientôt faire aussi l'acquisition. « *Beaufret*, m'avait dit un camarade sur un ton un peu sentencieux, *c'est le concessionnaire de Heidegger à Paris!* » Si d'aventure Beaufret avait parlé de Camus, qu'il avait d'ailleurs rencontré à Lyon au temps de la Résistance – mais cela aussi, je ne l'ai su que des années plus tard – j'aurais évidemment frémi, mais ce n'était pas là une de ses références habituelles. Un nom, par contre, qu'il mentionnait de temps à autre était celui de René Char. Il m'était beaucoup moins familier que celui de Camus mais la façon dont Beaufret en parlait ne laissait, elle aussi, pas indifférent. Sur ce il advint qu'en janvier 1958 le petit théâtre Chez Agnès Capri (qui se trouvait 5 rue Molière) présenta un spectacle René Char, que Beaufret nous recommanda. Accompagné de Dominique Fourcade je me précipite donc chez Agnès Capri. Le spectacle commençait en première partie par un montage de poèmes *Le fer et le blé*, il se continuait par *Claire*, pièce en neuf tableaux. Char cessait pour nous d'être un nom. C'était une voix, présente, instante, voix d'un poète dont la lecture s'imposait. Un de ses livres récemment paru, *Recherche de la base et du sommet*, contenait d'ailleurs un texte saisissant sur Héraclite mais en l'absence de toute indication de ce type je ne pouvais pas deviner qu'il avait justement été écrit comme préface à la traduction d'Yves Battistini. En dépit des connexions qui me manquaient, une série de figures avait ainsi en quelques mois pris place dans mon petit univers intellectuel. J'avançais pour ainsi dire à tâtons mais sans que je m'en rende vraiment compte, ces figures étaient en train de former une constellation.

Aujourd'hui la situation est bien différente. Nous disposons de toute une information qui nous manquait cruellement à cette époque sur laquelle je me suis un peu longuement étendu. Par exemple la correspondance entre Albert Camus et René Char est maintenant publiée et, grâce à elle, nous pouvons

sans peine voir s'établir certains liens essentiels qui ont formé la trame de l'époque en question. J'ai cependant voulu à travers des souvenirs personnels montrer comment de proche en proche, pour un étudiant de ma génération, les noms d'Albert Camus, de René Char et de Martin Heidegger pouvaient venir à se rencontrer et s'associer, à former ce que j'ai appelé à l'instant, une constellation.

Convergence, constellation, n'allons quand même pas trop vite car tout n'est pas simple dans l'histoire que j'essaie de retracer et il ne faudrait pas méconnaître tout ce qu'elle peut avoir de problématique. Certes, on peut toujours dire, avec Aristote, que les amis de nos amis sont nos amis pour ainsi mettre hâtivement Heidegger, Char et Camus dans le même sac mais gardons-nous de tout placer sur le même plan. Les relations qui réunissent et rapprochent entre eux ces trois hommes, Martin Heidegger, Albert Camus, René Char, pour intéressantes et hautement significatives qu'elles soient, sont complexes et il ne faudrait pas effacer la subtilité des liens qui peuvent exister entre eux. Quelques données d'ordre historique et biographique ne seront donc certainement pas inutiles à connaître ou à rappeler.

Dans les premiers jours de septembre 1969, ayant répondu à l'invitation de René Char, Martin Heidegger se trouvait dans la région de L'Isle-sur-la-Sorgue et c'est là qu'il exprima le désir d'aller à Lourmarin. Il voulait se rendre au cimetière où repose Albert Camus et, quelque temps plus tard, il inscrivit en tête de la traduction française de son livre *Acheminement vers la parole* plusieurs phrases de René Char, l'une d'entre elles étant empruntée à *L'éternité à Lourmarin*, poème que Char a écrit sous le coup de la mort brutale de Camus (Pléiade, p. 412). Dans cette dédicace se trouve scellée la réunion de ces trois noms. Il est clair que la venue de Heidegger à Lourmarin se voulait un hommage mais ce geste symbolise aussi une rencontre qui n'a jamais eu lieu. Les relations d'amitié qui ont existé entre Char et Camus, d'une part, entre Char et Heidegger, d'autre part, sont aujourd'hui très notoires. Des textes, des témoignages pour les documenter ne manquent pas. Il s'agit d'ailleurs d'amitiés bien différentes dans chaque cas. Char et Camus étaient pratiquement du même âge, ils se sont connus encore jeunes et se sont tout de suite sentis très proches. Entre Char et Heidegger le rapport d'âge n'était pas le même, il y avait un problème de langue qui créait entre eux une certaine distance et le poids de l'histoire entraînait aussi en jeu. Ils ne pouvaient pas se

voir très souvent. Il y avait d'un côté un penseur allemand et de l'autre un poète français. En fait le courant passait très bien entre eux mais, comme le montrent les lettres qu'ils ont échangées, les relations entre Camus et Char avaient un tour tout à fait fraternel qui ne pouvait être de mise entre Heidegger et Char. Ce qui fait problème, c'est la place de Camus dans le tableau que j'essaie de composer. Entre Char et Camus, entre Heidegger et Char, une entente essentielle s'est établie. Elle n'est pas de même nature dans les deux cas mais elle est indéniable et les traces remarquables qu'elle a laissées parlent d'elles-mêmes. Le rapprochement entre Heidegger et Camus, lui, ne va pas ainsi de soi. S'il est, dans un certain ordre, parfaitement possible, il demande des explications et même certaines justifications. Il demande à être abordé avec une certaine prudence.

Une façon expéditive de régler le problème consisterait à dire que la mort prématurée, accidentelle, de Camus a rendu malheureusement impossible une rencontre qui aurait très bien pu se faire et qui n'aurait même pu manquer d'arriver. Char et Camus se voyaient souvent et Camus a certainement entendu parler de Heidegger par René Char. Camus venait régulièrement à L'Isle-sur-la-Sorgue. S'il avait vécu quelques années de plus, il est vraisemblable qu'il aurait pu se trouver là quand Heidegger y a fait des séjours vers la fin des années soixante. Quand René Char l'amenait chez ses amis Mathieu à Lagnes, Heidegger savait évidemment qu'il était accueilli dans une maison où Camus venait volontiers. Il le savait d'autant mieux qu'il y a déjeuné une fois avec le fils d'Albert Camus, que Char souhaitait lui faire rencontrer. La présence-absence de Camus fait partie des choses auxquelles Heidegger était on ne peut plus sensible quand il venait et revenait dans le Vaucluse.

*Avec celui que nous aimons, dit René Char,
nous avons cessé de parler, et ce n'est pas le silence
(Pléiade, p. 412).*

La façon dont Heidegger parlait de son maître Husserl et des discussions qu'il avait avec lui m'a toujours plongé dans la stupéfaction. Il le rendait tellement présent qu'on croyait les voir l'un en face de l'autre, au point que j'ai l'impression, moi qui n'avais qu'un an quand Husserl est mort, de l'avoir vu en chair et en os ! Heidegger n'a pas pu côtoyer René Char sans pressentir ainsi quel genre de fraternité avait pu exister entre lui et Camus. Il me semble

évident que, comme pour moi avec Husserl, Heidegger a éprouvé au contact de René Char la présence quasi-physique de Camus. Il avait médité Aristote, il savait que l'amitié est une vertu, il était homme à comprendre la signification politique de l'amitié.

Pour trouver le moyen d'établir une relation juste entre Camus et Heidegger on pourrait penser aux réflexions que fait parfois Heidegger sur le proche et le lointain, elles s'inspirent en partie de l'opposition que fait Nietzsche entre l'amour du prochain et l'amour du lointain. Il nous faut cependant partir des questions les plus simples : qu'avait bien pu lire Camus de Heidegger ? Qu'avait bien pu lire Heidegger de Camus ? Pour répondre à ces questions très directes, nous en sommes réduits, en l'absence de preuves tangibles, à de fragiles conjectures. L'évidence est néanmoins que, dans un cas comme dans l'autre, la connaissance des œuvres se réduit à un minimum. Camus ne savait pas l'allemand et jusqu'à la date de sa mort les traductions françaises de Heidegger sont restées très rares. Heidegger est mentionné dans *Le mythe de Sisyphe* mais il saute aux yeux que Camus n'en a qu'une connaissance de seconde main et qu'il a beaucoup plus lu Kierkegaard et Chestov. Ensuite il n'en parle plus. Ce nom n'apparaît pas une fois dans *L'homme révolté*. Mais ceci est parfaitement conforme à l'attitude générale de Camus à l'égard de la philosophie. Quand il disait : « *Je ne suis pas un philosophe et je n'ai jamais prétendu l'être* » (Pléiade, t. 3, p. 402, voir aussi p. 411 et t. 2, p. 659), Camus était tout à fait sincère. La philosophie l'intéressait pourtant, il avait une certaine culture dans ce domaine, et c'était bien évidemment un homme de réflexion ; il est connu qu'il avait commencé dans sa jeunesse des études de philosophie mais il s'est toujours défini, non sans une certaine insistance, comme un artiste, non comme un philosophe et il restait échaudé par la façon dont on l'avait incorporé à l'existentialisme. Les rapports de Camus avec la philosophie sont caractérisés par le sérieux et la modestie. Sa véritable originalité sur ce plan est surtout d'avoir été un lecteur attentif et assidu de Nietzsche. C'est en lecteur de Nietzsche qu'il a parlé du nihilisme dont « l'absurde » est un autre nom et qu'il a surtout axé sa réflexion sur ce sujet. Sérieux et modestie : j'en prendrai comme exemple le titre qu'il a donné à des recueils d'articles et d'essais variés, politiques pour un bon nombre d'entre eux. *Actuelles*, ce titre fait évidemment allusion aux *Considérations inactuelles* de Nietzsche, encore faut-il en saisir exactement le ton. On se

méprendrait si l'on croyait voir un reproche implicite dans le choix qu'a fait Camus en mettant en avant le mot *Actuelles*. Il ne veut pas du tout dire que les considérations inactuelles de Nietzsche sont l'œuvre d'un philosophe perdu dans les nuages et oublieux des urgences de l'actualité, auquel lui, Camus, administrerait une leçon de sérieux et d'à propos en écrivant des considérations «actuelles». Ce titre est, au contraire, très modeste. Il veut dire : là où Nietzsche a écrit des «considérations inactuelles», moi, Camus, je ne peux tout au plus, n'ayant pas l'envergure de Nietzsche, proposer que des considérations... actuelles.

Heidegger a probablement lu un peu de Camus mais on ne sait pas exactement quoi. Attachant beaucoup de prix à un texte de Char comme *Naissance et jour levant d'une amitié*, il a certainement un jour ou l'autre pris en main des livres de Camus. Ce n'est pas Beaufret qui lui en a fait lire mais Hannah Arendt lui en a certainement parlé et elle l'aura fait d'une façon qui a pu susciter son attention. Elle avait une réelle estime pour Camus et il n'en fallait pas beaucoup plus pour que Heidegger entrevoie la mesure du personnage et en comprenne la valeur. Quelqu'un qui a lu sérieusement Nietzsche, lui a-t-elle peut-être dit... J'ignore si la phrase de Camus : «*Je dois à Nietzsche une partie de ce que je suis*» (Pléiade, t. 3, p. 937) est jamais tombée sous ses yeux, mais ce qu'elle dit, Heidegger en a forcément saisi quelque chose. Quoi que Heidegger ait pu lire de Camus, il a compris qu'il y avait chez cet écrivain une interrogation personnelle rigoureuse sur le nihilisme contemporain et cela ne pouvait que lui inspirer de l'intérêt et du respect. Je ne sais pas davantage si la présentation qu'a faite Camus de la collection *Espoir* qu'il dirigeait chez Gallimard a pu être connue de Heidegger, mais j'ai toute raison de penser qu'il aurait lu avec considération un texte comme celui-là.

Je vous le lis :

« Nous sommes dans le nihilisme. Peut-on sortir du nihilisme ? C'est la question qu'on nous inflige. Mais nous n'en sortirons pas en faisant mine d'ignorer le mal de l'époque ou en décidant de le nier, le seul espoir est de le nommer au contraire et d'en faire l'inventaire pour trouver la guérison au bout de la maladie. Cette collection est justement un inventaire. Et c'est parce qu'elle est un inventaire qu'elle a le droit de porter son titre. On y trouvera réunies des œuvres d'imagination ou de pensée qui, directement ou non, posent le problème de l'époque. Elles pourront être d'inspiration et de volonté différentes, signées de très jeunes ou de très anciens auteurs. Elles pourront

consacrer le nihilisme ou tenter son dépassement. Mais à elles toutes, elles-formeront une conscience commune, elles témoigneront d'un même effort pour définir ou surmonter la mortelle contradiction où nous vivons. Si le temps est venu où nous devons choisir, cette nécessité même est un progrès. Reconnaissons donc que c'est le temps de l'espoir, même s'il s'agit d'un espoir difficile. À sa manière, qui est simple, et à sa place, qui est modeste, cette collection peut aider, en même temps, à dénoncer la tragédie et à montrer que la tragédie n'est pas une solution ni le désespoir une raison. Ces preuves nécessaires, il dépend de nous qu'elles deviennent des promesses.»

Le cours que Heidegger a consacré au nihilisme européen n'a été publié qu'en 1961. Il n'a été traduit en français qu'en 1971. À cette date Camus était mort depuis onze ans. Je ne crois pas fabuler en disant que, s'il avait été vivant, Heidegger lui en aurait vraisemblablement envoyé un exemplaire. Il aurait certainement attaché de l'importance à ce que ce travail soit lu par quelqu'un comme Camus. «*C'était un homme de l'essentiel*», disait René Char en janvier 1960 à la sortie du cimetière de Lourmarin où Camus venait d'être enterré.

Entre Heidegger, Camus et Char, Nietzsche constitue un point de rencontre éminent, une sorte de dénominateur commun et, parce qu'ils sont tous trois des lecteurs de Nietzsche, ils sont également et en même temps de fervents lecteurs d'Héraclite. «*Héraclite, disait Nietzsche, dont la fréquentation me met plus à l'aise et me ragailardit plus qu'aucun autre...*» (Ecce Homo, *Œuvres complètes*, éd. Gallimard, t. 8, p. 288). Mais avec Héraclite, il faut faire attention. Tout ce que Nietzsche a pu en dire a évidemment retenu l'attention de Heidegger mais en deçà de Nietzsche, ce sont Hegel et surtout Hölderlin qui l'ont aiguillé sur Héraclite. Dans le cas de Char, il est clair que c'est Nietzsche qui, dès avant la guerre, le lui a désigné. Quand viendra le jour où il aura entre les mains, en traduction française, des textes où Heidegger parle d'Héraclite, dans *Essais et Conférences*, par exemple, Char verra tout de suite à qui il a affaire. Nietzsche d'un côté, les traductions d'Yves Battistini de l'autre font à leur tour partie des lectures essentielles de Camus mais dans son cas il faut tenir compte d'un autre élément qui entre en jeu et qui change sensiblement les perspectives. Camus s'est beaucoup intéressé à Simone Weil. Si la collection *Espoir* qu'il dirigeait chez Gallimard a finalement publié neuf volumes d'elle, c'est qu'il lui tenait à cœur de rendre publics des

textes qui étaient alors inédits et qu'il jugeait de première importance. « *Je serais comblé*, écrivait-il dès 1951 à la mère de Simone Weil, *si l'on pouvait dire, qu'à ma place, et avec les faibles moyens dont je dispose, j'ai servi à faire connaître et à répandre son œuvre dont on n'a pas encore mesuré tout le retentissement* » (cité par Guy Basset, « Camus éditeur de Simone Weil », *Cahiers Simone Weil*, t. XXIX n° 3, septembre 2006, p. 263). Le fait est que la publication de textes de Simone Weil allait donner à la collection une inflexion forte et qu'elle en reste, comme le dit Guy Basset, « *un titre de gloire* » (p. 253). Camus a d'ailleurs pensé entreprendre l'édition de ses œuvres complètes. Parmi les textes posthumes de Simone Weil qu'il a ainsi révélé au public, il y a *La source grecque*, volume dont on peut dire qu'il est, dans sa bibliothèque personnelle, le pendant des traductions d'Yves Battistini dont je vous ai déjà parlé. La note de l'éditeur placée en tête de l'ouvrage est la suivante : « *Il a semblé que ces textes ainsi réunis permettaient de saisir mieux qu'on l'avait fait jusqu'à présent, mieux qu'on avait pu le faire encore, l'esprit de la Grèce et quelle part a la source grecque dans sa pensée* ». Saisir l'esprit de la Grèce mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, il y a là un enjeu par lequel Camus et Heidegger peuvent, d'une certaine manière, se correspondre et se rejoindre. C'est d'autant plus évident si l'on pense à l'intérêt qu'a justement porté Simone Weil à Héraclite et cela peut encore éclairer la déclaration de Stockholm dont je vous ai parlé en commençant. Dans la redécouverte d'Héraclite qui marque notre époque, le rôle et la place de Simone Weil est remarquable à tous égards. Car cette redécouverte, elle l'a effectuée seule par une démarche propre qui ne doit rien à Hölderlin, rien à Hegel, rien à Nietzsche, rien non plus à Gerard Manley Hopkins et rien à Heidegger. Le travail qu'elle a fait sur Héraclite est, je vous le signale, aujourd'hui accessible dans ses œuvres complètes, dans le deuxième volume des *Écrits de Marseille* paru tout dernièrement. Camus n'aura ainsi connu, rencontré dans sa vie ni Heidegger, ni Simone Weil mais ce n'est pas sa moindre originalité que d'avoir néanmoins une place dans l'entre-deux de ces deux noms.

Lorsque en 1955 Heidegger est venu pour la première fois en France, il a fait savoir que les deux personnes qu'il désirait y rencontrer étaient Georges Braque et René Char. Jean Beaufret s'est donc chargé d'organiser les rencontres souhaitées mais comme il ne connaissait pas René Char à l'époque, c'est par l'intermédiaire d'Albert Camus que l'invitation est parvenue à ce dernier. Je vous renvoie sur ce point à la correspondance Camus-Char où vous

trouverez les lettres échangées à ce sujet durant le mois de juillet 1955 et où vous verrez en quels termes prudents Camus transmet la proposition : « *Liberté entière pour vous*, écrit-il, *de dire oui ou non* » (p. 136). Camus était donc parfaitement au courant de la venue en France de Heidegger cet été-là. Mais comme Char et Camus se voyaient souvent, la correspondance éditée ne donne de leurs échanges que les traces écrites qui en subsistent. Char a certainement raconté à Camus sa première rencontre avec Heidegger chez Jean Beaufret mais nous ne savons malheureusement pas ce qu'il lui en a exactement dit et nous ne savons pas plus ce qu'ils ont pu en dire dans les années suivantes car il est plus que probable qu'ils en aient encore parlé, d'autant plus que, concernant Heidegger, la question politique était à cette époque encore peu clarifiée. Dix ans plus tôt, lorsqu'on a commencé à parler en France du « cas politique » de Heidegger, Camus a dit un jour à Frédéric de Towarnicki : « *Vous savez, je ne demande la tête de personne...* »

Il y a pour les questions qui nous occupent un texte de Camus qui me semble précieux entre tous. Il se trouve dans *L'été*, recueil d'essais publié en 1954, mais le texte dont je parle a été écrit pendant l'été 1948 et la dédicace à René Char est datée du 30 août. Il s'intitule « L'exil d'Hélène ». Camus oppose dans ces pages qui forment une courte « considération inactuelle » – je dis bien inactuelle – au sens de Nietzsche, le monde moderne au monde grec. On pourrait aussi le lire comme une sorte de libre réflexion sur la phrase de Hölderlin « *Les Grecs nous sont indispensables* » (lettre à Böhlendorf du 4 décembre 1801, Pléiade, p. 1004). Heidegger l'a-t-il jamais lu ? Je n'en sais pas tant mais je ne doute pas que, si c'est le cas, il l'aura lu avec sympathie. Héraclite est encore très significativement présent dans ces cinq pages (t. III, p. 597-601). Jean Beaufret en aimait les premiers mots : « *La Méditerranée a son tragique solaire...* » Comme dans la conclusion de *L'homme révolté* Camus insiste sur le sens de la limite et de la mesure qui caractérise les Grecs : « *La pensée grecque*, écrit-il, *s'est toujours retranchée sur l'idée de limite* », ce sens qui, selon lui, fait catastrophiquement défaut au monde qui est le nôtre. Toute cette réflexion Camus l'a développée seul, elle ne doit strictement rien à Heidegger. Mais quand on le lit aujourd'hui on ne peut qu'être frappé de voir s'établir entre ce que dit Camus d'un côté, Heidegger de l'autre, un jeu d'écho et comment les deux pensées s'éclairent l'une l'autre. Notre Europe, dit Camus, « *lancée à la conquête de la totalité, est fille de la*

démésure ». « *Penser l'impoétique de notre séjour dans le monde (...)*, écrit pour sa part Heidegger, *c'est : penser que sur cette terre non seulement il n'y a pas de mesure, mais que la terre prise en compte dans un calcul planétaire ne peut donner aucune mesure, et que bien au contraire elle entraîne dans le sans-mesure* » (« L'habitation de l'homme », revue *La Traverse* 7, automne-hiver 1973). Quant à ce que dit Camus de la limite, nous lisons dans *Le principe de raison* de Heidegger « *On pense généralement que la limite est l'endroit où quelque chose cesse. Mais pour les Grecs la limite avait nettement le caractère d'un rassemblement non celui d'une séparation. La limite était ce à partir de quoi, ce en quoi une chose commence, éclôt comme ce qu'elle est. Celui à qui ce sens du mot "limite" demeure étranger ne pourra jamais voir dans leur présence un temple grec, une statue grecque, un vase grec* » (*Le principe de raison*, p. 167-168). Il ne pourra jamais voir « Hélène » dont « l'exil », au sens de Camus, représente *mutatis mutandis* ce que Heidegger appelle « l'impoétique de notre séjour dans le monde ». C'est pourquoi j'ai l'habitude de dire que tout lecteur de Heidegger se doit de lire *L'exil d'Hélène*. Avec sa gravité coutumière Camus se demande si nous, hommes modernes, sommes seulement en droit de nous dire fils de la Grèce. On est en 1948, à un moment de l'histoire où « *le brûlot policier du communisme* », comme dit Char (*Pléiade*, p. 660), menace de boucher tout l'horizon. Des Grecs, Camus dit dans *L'homme révolté* : « *La vision d'une histoire tout entière résumée à la lutte du bien et du mal leur était étrangère. Dans leur univers, il y a plus de fautes que de crimes, le seul crime étant la démesure. Dans le monde totalement historique qui menace d'être le nôtre, il n'y a plus de fautes, au contraire, il n'y a que des crimes dont le premier est la mesure* » (t. III, p. 84). Ce que dit ici Camus ne saurait être minimisé sous prétexte que, quarante ans après qu'il l'ait écrit, le léninisme a déclaré faillite. Le monde reste aujourd'hui encore travaillé par une « obsession punitionniste » (Edgar Morin) dont « *Camus qui nomma la peste* » (Char) a diagnostiqué le venin. « *Dieu, mort*, lisons-nous dans *L'exil d'Hélène*, *il ne reste que l'histoire et la puissance* » (p. 599). À l'arrogance du monde moderne opposer la modestie de la pensée grecque, voilà ce que Camus nous invite à méditer. « *Après les catastrophes et même après les crimes*, dit Jean Beaufret, *les Grecs étaient généralement plus enclins à plaindre des victimes qu'à distribuer des culpabilités rétrospectives, ce qui ne les rendait d'ailleurs pas plus indulgents. Mais rien ne leur était plus étranger que ce que Nietzsche*

nommera bien plus tard l'“ esprit de ressentiment ” » (Dialogue avec Heidegger, t. I, p. 30).

Comme la grande majorité des Français, Albert Camus ne savait pas l'allemand. Il utilisait donc des traductions. Lecteur assidu de Nietzsche, il possédait les deux volumes publiés en 1935 chez Gallimard sous le titre *La volonté de puissance* et c'est cette traduction, due à Geneviève Bianquis, qu'on reconnaît dans bien des citations qu'il fait de Nietzsche. On y trouve en toutes lettres (t. 2, p. 12, 15, 44...) l'expression « *l'absurde* » telle qu'elle constitue le point de départ de la réflexion développée dans *Le mythe de Sisyphe* et ce n'est pas pour rien que le nom de Nietzsche apparaît dès les premières lignes de ce livre. Camus savait reconnaître ses dettes. Il a certainement passé des centaines d'heures plongé dans cette édition de *La volonté de puissance*. Or il se trouve qu'elle est précédée d'une préface de la traductrice qui s'achève par la citation de quelques vers empruntés à la tragédie *La mort d'Empédocle* de Hölderlin. Cette citation, Camus se l'est appropriée, la reprenant mot pour mot pour la faire figurer en tête de *L'homme révolté*. Là encore je ne sais pas exactement si Heidegger a jamais examiné ce livre de Camus, encore que cela semble très probable, mais, s'il l'a fait, cet exergue n'a pu échapper à son attention et il aura su en mesurer tout le poids. J'imagine même qu'il aurait alors pu dire, comme Job dans la Bible : « *Ce que je savais par oui-dire et comme en passant, à présent il m'est donné de le connaître* » (42, v. 5).

Je vous lis, pour terminer, ces quelques vers de Hölderlin (Pléiade, t. III, p. 61 ; le même passage se trouve, traduit par Philippe Jaccottet, dans le volume de la Pléiade des œuvres de Hölderlin, p. 480. Pour le texte allemand voir l'édition Pigenot, t. III, p. 91-92) :

Et ouvertement je vouai mon cœur à la terre grave et souffrante, et souvent, dans la nuit sacrée, je lui promis de l'aimer fidèlement jusqu'à la mort, sans peur, avec son lourd fardeau de fatalité, et de ne mépriser aucune de ses énigmes. Ainsi, je me liai à elle d'un lien mortel.